

Oraison Dominicale.

---

v

LE PAIN QUOTIDIEN.



## LE PAIN QUOTIDIEN.

---

*Panem nostrum quotidianum  
da nobis hodie.*

Donnez-nous aujourd'hui notre  
pain quotidien.

SIRE,

Faire la volonté de Dieu, c'est évidemment le devoir de l'homme, et par conséquent son intérêt. Aussi bien, devoir et intérêt, c'est la même chose sous des termes différents.



Dès qu'il sortit du néant, l'homme eut la connaissance de la volonté de Dieu; elle lui fut notifiée par son cœur, où elle était inscrite. Il ne tarda pas à l'altérer en la violant. Dieu, plus tard, la lui mit visible sous les yeux avec les tables du Décalogue.

Les altérations de la volonté de Dieu, loin de cesser, se multiplièrent. Elles furent nombreuses et graves principalement chez les peuples idolâtres. Le Fils de Dieu l'a restaurée, en la purifiant de tous les abus que les passions y avaient introduits; et, après l'avoir perfectionnée, il la promulgua pour tous les temps et pour tous les lieux.

Elle est formulée dans le saint Évangile, avec les diverses obligations qui lient l'homme comme individu, comme famille, comme société. S'il peut violer la volonté de Dieu, il ne saurait le faire impunément. La première fois qu'il le fit, il rencontra la

souffrance, et sa condition, qui était celle d'un bonheur commencé sans mélange de douleur, se changea en une complication de tourments et de besoins. Pour être pourvu des ressources qu'exige cette situation, il faut que nous nous adressions à Dieu et que nous lui disions : Donnez-nous le pain de chaque jour.

Cette demande va faire le sujet de ce discours. L'ordre que nous y suivrons se présente de lui-même. En effet, nous avons deux substances, l'âme et le corps, et dès lors nous avons deux vies, celle du corps et celle de l'âme; chacune de ces vies a ses nécessités particulières. Nous allons considérer les unes et les autres. Commençons par celles du corps.



## PREMIER POINT.

Dans la considération des nécessités de notre existence temporelle, nous avons trois choses à examiner. Premièrement, ces nécessités ; secondement, les moyens d'y faire face que Dieu met à notre disposition ; troisièmement enfin, les raisons pour lesquelles, dans la demande de ces moyens, nous n'exprimons que la nécessité du pain.

Nous sommes, pour le corps, sous la tyrannie ou l'empire de nécessités nombreuses et pressantes. Il y a celle du pain pour le nourrir, du vêtement pour le couvrir, du lieu où reposer sa tête ; il y a celle de sa défense contre les duretés de la température ; il y a celle des ressources dans les infirmités et les maladies, qui sont si fréquentes, et qui causent, le plus ordinairement, de cruelles douleurs.

Qui pourrait dire les peines, les chagrins, les afflictions, les gémissements, les plaintes de l'homme en proie aux nécessités de l'existence corporelle, lorsqu'il n'a pas et qu'il ne sait où trouver les moyens d'y satisfaire ? L'anxiété l'étreint, le paralyse, le dévore ; il calcule, au milieu d'un foyer de brûlantes appréhensions, la profondeur de sa misère ; en vain il regarde d'où lui viendra la délivrance de cette rigueur extrême ; les plus noires, les plus sombres pensées l'assaillent ; il se demande pourquoi, sans qu'il ait de reproches à se faire, il se trouve dépourvu, et sa famille avec lui, de ce que réclame de plus indispensable leur existence. Ces horribles angoisses, il n'y a que ceux qui les ont éprouvées qui seraient capables de les exprimer, de les décrire. Elles sont bien naturelles, et il n'est que trop à craindre qu'elles cessent ordinairement d'être chré-



tiennes en cessant d'avoir confiance en la bonté divine, à laquelle Notre-Seigneur nous exhorte de recourir. Mettez, nous dit-il, toutes vos inquiétudes au sein du Père que vous avez dans le ciel; il sait ce qui vous est nécessaire; il vous le dispensera, pourvu que vous cherchiez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. Jamais on n'a ouï dire que l'homme juste ait manqué de son pain quotidien. Mais cette fidélité gardée, cette justice pratiquée, ce royaume de Dieu cherché, tout cela n'est que trop négligé; et, à cause de cette négligence, le dénûment a presque toujours perdu le droit de se plaindre.

Cependant, quels moyens recevons-nous de Dieu pour fournir aux nécessités de l'existence corporelle? Ces moyens sont au nombre de trois principaux : la fortune, le travail et la charité. Il est des hommes qui possèdent, dans des richesses plus ou

moins abondantes, de quoi satisfaire, et bien au delà, d'abord aux nécessités, et ensuite aux commodités de leur existence. Ces richesses, ils les tiennent de leurs familles qui les leur ont laissées; ou bien ils les ont amassées par leur propre activité. D'autres hommes trouvent les ressources de leur vie matérielle dans les emplois publics, par la juste rémunération des sacrifices qu'ils font de leur temps, de leur capacité, de leur personne, aux intérêts du pays. Il est des hommes, et c'est le grand nombre, qui ne peuvent vivre matériellement que par un travail continuel, difficile pour les uns, facile pour les autres, fécond pour ceux-ci, stérile pour ceux-là : pour tous, d'une grande exigence d'efforts persévérants avec peu de repos. A quelles réflexions ne porte pas ce travail, quand on le considère en ses diverses parties! C'est une fournaise ardente



d'où sortent sans cesse des plaintes sur les infimes résultats d'une immolation de soi-même sans mesure, et presque sans fin; où beaucoup d'existences s'étiolent par l'excès de la fatigue, et ne vivent pas le temps qu'elles devraient vivre; où des vertus s'obscurcissent, se perdent, tantôt par les promesses, tantôt par les menaces d'influences diaboliques, et où l'enfant, sans la protection de la loi, serait dévoré par la cupidité.

Mais il est des hommes plus à plaindre encore au sujet des nécessités de la vie matérielle. Ils n'ont ni fortune, ni emploi qui leur en assure la satisfaction, incapables d'ailleurs de tout travail parce qu'ils sont faibles, infirmes, ou encore parce que l'occasion ne leur en est pas offerte. Ils périraient infailliblement sous les étreintes de la faim, s'ils ne recevaient le bienfait de l'assistance d'autrui. La

charité, voilà quelle est la providence de ces infortunés. Le plus ordinairement, il faut qu'ils aillent la solliciter. Quelquefois elle vient d'elle-même à leur misère, dans la recherche qu'elle fait de tous les malheurs pour les soulager.

Indispensable autant que belle, la communion de la fortune et de l'indigence par la charité! Toujours cette communion de ces deux états si différents l'un de l'autre devra subsister. Notre-Seigneur l'a dit: Vous aurez toujours des pauvres parmi vous; et ce que l'on a tenté pour démentir sa parole, n'a servi qu'à la glorifier. Toutefois, saisissons-en bien le sens, et nous aurons la réponse à ce qui pourrait être allégué contre elle. Il importe de distinguer la misère et la pauvreté. Notre-Seigneur condamne l'une et veut l'autre. Qu'est-ce que la misère? C'est le besoin qui n'est



pas secouru. Qu'est-ce que la pauvreté ? C'est le besoin qui est assisté. Notre adorable Maître défend que parmi les hommes, qui sont frères avec lui et frères entre eux, il y ait un seul misérable. Quant au pauvre, comme il porte le poids de la faute originelle, il subsistera toujours, parce que toujours subsisteront les suites malheureuses et diverses de cette faute. Il y aura toujours à secourir des vieillards, des infirmes, des veuves, des orphelins, des blessés ; ils sont la famille de la charité et font sa gloire. Combien cette fraternelle assistance ravit d'admiration, lorsqu'on la voit passionnée de compassion, et se dévouant jusqu'à l'héroïsme à toutes les infortunes.

Mais pourquoi, dans la demande que nous adressons à Dieu pour les besoins de notre existence corporelle, n'exprimons-nous que la nécessité du pain ? Pour deux

raisons : la première pour nous dire que la vie est courte, que sa durée est comparable à celle d'un jour, comme parle l'apôtre S. Paul, et que le souci du lendemain est déplacé, bien que la prévoyance nous soit commandée, mais la prévoyance libre d'inquiétudes et pleine de modération en ses desirs ; pour nous apprendre que nous ne sommes pas à demeure plus fixe sur la terre, lorsque nous possédons de nombreuses pièces d'or et d'argent, et que notre nom est porté par de vastes domaines, par de magnifiques châteaux ; pour nous rappeler enfin que ces choses passent comme une apparence, encore qu'elles soient des réalités, qu'il faut en user comme n'en usant pas, comme l'exilé use des lieux où il est relégué, comme l'étranger use du pays qu'il traverse, comme le voyageur use des hôtelleries où il s'arrête un instant.